

Camus un homme qui interpelle le Franc-Maçon

Voici quelques temps déjà que nous nous interrogeons sur la proposition d'une planche autour de l'œuvre d'Albert Camus. Nous avons cependant longuement hésité à nous y lancer. Nous ne sommes ni professeurs de littérature, ni professeurs de philosophie, donc à quel titre aurions-nous la prétention d'évoquer cet auteur ?

Volonté de céder aux sirènes de la mode avec l'année 2013 et le centenaire de sa naissance ? Certainement pas, d'ailleurs l'exercice difficile de programmation des planches dans le calendrier de la loge rend très aléatoire ce calcul.

Non, cette idée est venue de nos échanges autour de lectures et d'un intérêt commun pour cet auteur et son œuvre qui ne cessent de nous questionner et de nous interpeller dans notre parcours maçonnique mais aussi citoyen. Proche de nos préoccupations à certains moments, engagé dans des combats qui peuvent nous paraître éloignés à d'autres moments, l'œuvre de Camus aborde tous les sentiments dont l'homme est traversé, la cruauté, le mensonge, la lâcheté, mais aussi l'amitié, la fraternité et le courage.

Nous vous proposons donc de nous accompagner dans ce voyage en territoire « camusien » que nous agrémenterons de nos réactions, nos compréhensions de cette œuvre et des pensées qu'elle nous suscite.

Pour ce voyage, nous avons choisi de suivre la logique de l'œuvre de Camus ou plus exactement celle que Camus lui-même exprimait lors de la remise du prix Nobel qu'il a reçu en 1957, trois ans avant sa mort.

C'est ainsi que notre première partie traitera de l'absurde et des questionnements qu'il engendre, la seconde de la révolte et du nécessaire engagement ; enfin, dans une troisième partie que l'œuvre de Camus ne fait qu'aborder du fait de sa disparition prématurée, nous évoquerons le thème de l'amour et de la fraternité.

Abordons dans une première partie le concept de l'absurde :

Parmi les trois axes que nous avons décidés d'explorer au cours de notre réflexion sur Camus, il y a bien évidemment l'idée de l'absurde. Cette pensée typiquement camusienne, a tout d'abord été développée dans le Mythe de Sisyphe. Dans cet essai philosophique, Camus explique que l'homme cherche désespérément un sens au monde dans lequel il vit, un sens à ses actions. Cette quête, inhérente à l'espèce humaine, est bien évidemment sans issue, puisque nous le savons tous, il semble évident que la vie n'a pas de sens.

Pour beaucoup, la vie n'est qu'une répétition de gestes, de faits, de situations. Une sorte de routine qui s'installe et dont nous prenons tous conscience un jour ou l'autre, mais contre laquelle nous n'avons que peu ou pas d'issues. Les jours passent, ils se ressemblent, et la vie n'est pas toujours aussi palpitante et riche que nous l'aimerions. De plus, nos sociétés dites « modernes » proposent trop souvent des emplois répétitifs, avilissants et peu épanouissants, qui font que trop de gens mènent une vie monotone, et manquent de temps pour se consacrer à une autre forme de développement personnel. Nous acceptons ce mode de vie, plus ou moins bien, plus ou moins longtemps, puis un jour arrive la question du « Pourquoi ? ». La recherche de sens est là, mais elle reste sans réponse, hélas !

Pour Camus, l'absurdité c'est avant tout cette sorte d'incompatibilité qu'il y a entre l'homme, en quête permanente de sens, et le monde dans lequel il vit et qui n'apporte aucune réponse satisfaisante à cette quête. De plus, la certitude de la mort pour chacun d'entre nous renforce cette absurdité de l'existence, car quoique nous fassions, elle est inéluctable.

Face à ce constat, plusieurs réactions sont possibles. On peut chercher du sens dans la transcendance et l'irrationnel; on peut adhérer pleinement à une idéologie politique. Au pire des cas, et si aucune de ces solutions n'est acceptable, on peut envisager le suicide. Dans le mythe de Sisyphe, Camus explique que si un seul sujet philosophique mérite vraiment d'être traité, c'est bien celui du suicide face à l'absurdité.

Mais Camus ne choisit aucune de ces voies qu'il considère comme étant des fuites en avant. Il préfère accepter de vivre avec ce qu'il sait, et uniquement avec ce qu'il sait. L'absurdité n'est plus vécue comme une contrainte, elle devient une force, un leitmotiv.

Il écrit alors dans le Mythe de Sisyphe : *«Je tire de l'absurde, trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. Par le seul jeu de ma conscience, je transforme en règle de vie ce qui était invitation à la mort et je refuse le suicide ».*

Cette philosophie de l'absurde, propre à Camus, devient dès lors un de ses fondements, une base à partir de laquelle il est devenu l'homme que l'on a connu au travers de ses œuvres et de ses combats, un homme révolté, libre, et passionné.

On retrouve aussi cette idée de l'absurde dans « l'Étranger », mais là sous une forme plus romancée. Meursault, personnage principal, plutôt naïf, se trouve confronté à un monde qu'il ne comprend pas. Et parce qu'il ne correspond pas aux standards, parce qu'il ne connaît pas les conventions sociales, n'a pas les mêmes croyances, les mêmes us et coutumes que ses contemporains, sa vie va basculer. Alors qu'il se retrouve un soir, à un endroit où il n'aurait pas du être, avec une arme, il commet l'irréparable, pensant se défendre contre un agresseur. Il se retrouve alors en prison et ne comprend pas vraiment ce qui lui arrive, car tout s'enchaîne. Cet homme naïf et replié sur soi est alors en quelque sorte la victime d'un monde absurde. Meursault est condamné à mort par un tribunal qui préfère se concentrer sur l'attitude de cet homme lors du décès de sa mère, ou sur le fait qu'il ne soit pas croyant, plutôt que sur les faits.

Ce roman peut être perçu à différents niveaux de compréhension. L'écriture « simple » mais efficace de ce roman peut apparaître comme une critique de la justice, combat qui était d'ailleurs de la plus haute importance pour Camus, qui s'est opposé fermement à la peine de mort durant toute sa vie. Mais ce roman illustre parfaitement l'idée que Camus se fait de l'absurde, car Meursault incarne l'absurdité d'un homme qui vit dans un monde qui lui est hostile. La vie de cet homme n'a aucun sens, il ne comprend rien à ce qui lui arrive, et le monde dans lequel il vit ne lui apporte aucune réponse satisfaisante.

Ainsi, ce n'est pas le monde qui est absurde, ni l'homme, mais leur face-à-face. L'homme est l'être par lequel l'absurde vient au monde. Camus ajoute que *« L'homme se trouve devant l'irrationnel. Il sent en lui son désir de bonheur et de raison. L'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde. »* Comment dès lors ne pas évoquer le cheminement du profane puis du F.M. qui ne peut se résoudre et se contenter de cet absurde. Comment ne pas y voir un écho avec la démarche de celui qui, un jour, vient frapper à la porte d'une loge ? Comment ne pas être sensible à cette pensée qui se veut délivrée de l'espoir métaphysique. Comment en effet être heureux tant qu'on espère autre chose que ce qu'on vit ?

Venons-en donc à notre deuxième partie : LA REVOLTE

Nous avons vu que l'absurde naît de la rencontre insatisfaite en l'homme, de son désir et du monde. Le monde ne nous paraît absurde que parce nous lui demandons quelque chose qu'il se refuse à nous accorder.

Dès lors peut-on accepter l'absurde et nous résigner ?

Pour Camus accepter l'absurde ce serait l'abolir. « *l'absurde n'a de sens que dans la mesure où l'on n'y consent pas.* » dit-il. C'est par quoi l'absurde est lié à la révolte, et d'abord la révolte contre l'absurde. En effet, l'absurde camusien n'est qu'un commencement et ne saurait faire de Camus un nihiliste. L'homme révolté est avant tout un homme qui dit non. Mais ajoute Camus, « *s'il refuse, il ne renonce pas : c'est un homme qui dit oui dès son premier mouvement* ». Donc ni oui absolu, ni non absolu, l'un et l'autre mortifères mais une perpétuelle tension entre les deux qui nous renvoient directement, nous FM, au pavé mosaïque et à la voie étroite de l'équilibre entre le blanc et le noir. C'est en effet entre ces deux abîmes, celui du oui et celui du non que Camus ne cesse de se maintenir.

La révolte camusienne va donc devenir aussi méthodique que le doute cartésien. Mais à la différence de la démarche de Descartes, qui se trouvait isolé dans son retour sur soi : « donc je suis », l'itinéraire de Camus le conduit vers les autres hommes : « donc nous sommes ». La révolte est, d'emblée, une ouverture vers l'universel. On peut s'indigner seul, on ne se révolte qu'en compagnie des autres hommes.

Voici là encore une démarche qui parle au F.M., la révolte qui procède de l'absurde sera en effet à la fois refus de l'injustice et consentement à l'humanité car là où la révolution dans son ivresse de négation trahit l'idéal humain de liberté en faisant le lit de la terreur ; la révolte, en équilibrant le « non » par le « oui », le consentement au bien par le refus du mal, réussit à conjuguer le besoin d'ordre de l'homme à son exigence de liberté.

En se révoltant, l'homme découvre en lui-même cette limite éthique, celle du Bien, que les hommes ne doivent pas transgresser. Une anecdote de la vie du père de Camus lors de son service militaire au Maroc en exprime bien tout le sel. Son père alors au Maroc avait vu une sentinelle française égorgée avec son sexe au fond de la gorge. A l'un de ses camarades qui sans se révolter constatait que c'était l'habitude des Marocains d'humilier ainsi leurs ennemis, le père de Camus s'était écrié : « non, un homme, ça s'empêche, voilà ce que c'est un homme, ou sinon ... »

Le parcours de Camus témoigne de ce balancement entre le refus et le consentement, la négation et l'affirmation qui en politique prenait le visage de la gauche et de la droite. Camus rejetait l'existence substantielle d'une gauche ancrée pour toujours dans le progressisme et d'une droite paralysée à jamais dans le conservatisme. Il refusait de ramener « la vérité d'une pensée » selon sa position à droite ou de gauche. « *Si enfin, la vérité me paraissait à droite, j'y serais* », déclare-t-il en 1952. Inutile de dire que cette posture lui amena de nombreux ennemis et que son refus de défendre un camp le fâcha avec nombre de ses amis.

Car Camus est avant tout un homme libre!

Camus a su, en effet, à nos yeux, rester un homme libre tout au long de sa vie car il n'a jamais été un homme de clan, et a toujours privilégié son libre arbitre plutôt que des positions partisans. S'il adhère au parti communiste en 1935, il y reste deux ans, et sera gentiment remercié en 1936. En effet, malgré son adhésion à ce parti, Camus critique ouvertement le totalitarisme soviétique, et privilégie la liberté d'expression plutôt que la doctrine communiste. Tout au long de sa vie, Camus se positionnera contre toutes les formes de fascisme et d'endoctrinement. Il condamnera le régime de Franco en Espagne et sera toujours très sensible à ce combat en raison des origines

espagnoles de sa mère à laquelle il était tant attaché, et dont il parlera avec tendresse dans le « Premier Homme ». La lutte contre la tyrannie Franquiste le mettra en relation avec des mouvements anarchistes espagnols, avec lesquels il travaillera, mais tout en gardant sa totale liberté d'opinion, homme libre parmi les anarchistes, un peu comme un maçon libre dans une Loge libre.

Dés 1940, il est journaliste à Combat, mouvement de résistance puis journal dans lequel il s'oppose à la domination nazie. Son roman « La Peste » est d'ailleurs comme une sorte d'allégorie de la lutte contre toutes les formes de tyrannie, de totalitarisme, de fascisme. Comme la maladie qui sévit à Oran, le fascisme s'installe discrètement (les premiers rats qui meurent), puis sème la terreur et la mort (la maladie est installée et fait des milliers de morts), et lorsque l'on en vient à bout, grâce à une étonnante solidarité des hommes entre eux, il ne faut jamais oublier qu'elle peut revenir à n'importe quel moment. Ce questionnement n'est il pas complètement d'actualité, même aujourd'hui, en 2014 ?

Pendant la guerre d'Algérie, Camus reste plus que jamais un homme libre. Il ne s'engage ni pour l'indépendance totale de l'Algérie, car il considère que ce pays est le fruit d'immigrations successives (Espagnols, Grecs, Turcs, etc...), ni pour une domination sans limites des colons français qui s'approprient les terres et ne laissent rien aux Arabes qui vivent dans la misère (il dénoncera d'ailleurs à plusieurs reprises la misère en Kabylie). Camus propose une troisième voie, qui consiste à intégrer de façon beaucoup plus nette les français musulmans d'Algérie dans la République, en leur faisant même une place au Parlement afin d'y gérer les affaires les concernant. Durant ce conflit, la position modérée de Camus, cette « voie du milieu » qui nous est si chère, ne va satisfaire aucun des deux camps, et la violence l'emportera ; Camus ne prendra plus position durant ce conflit et ne s'exprimera plus que dans la presse.

Encore aujourd'hui, Camus nous apparaît comme un homme libre. Ses livres comme la Peste, le Mythe de Sisyphe ou l'Étranger sont encore des références dans le monde entier, et on a pu voir, au moment des événements de la Place Taksim à Istanbul, ou lors des manifestations place Tahrir (libération en Arabe) en Égypte, de jeunes manifestants brandissant les livres de Camus. Camus a su privilégier une forme de pensée modérée et moderne, loin de toute pensée idéologique, une pensée de révolté, mais pas de révolutionnaire. Il a été un des rares, dans les années 50, à ne pas succomber à une vision trop radicale de la politique, qui aurait pu le faire tomber définitivement dans un camp ou un autre.

Il s'est, de plus, opposé à toutes les formes de violence, quelles qu'elles soient.

Poursuivons donc avec notre troisième partie : L'AMOUR

Cette troisième voie de lecture nous est directement suggérée par Camus dans son discours de réception du prix Nobel « *J'entrevois déjà, nous dit-il une troisième couche autour du thème de l'amour.* »

L'absurde, la révolte, l'amour... Le non du monde à l'homme (l'absurde), le non de l'homme au monde (la révolte), enfin le oui ultime y compris à ces deux « non » comme une paix des braves au cœur même des combats.

Ce troisième cycle de l'œuvre camusienne fut à peine ébauché avec Le Premier Homme qui restera inachevé et que Camus avait placé sous le signe de Némésis. La déesse grecque qui tire son nom du verbe némein, partager, et du substantif nomos, la loi. Elle est donc le principe cosmique qui distribue de façon équitable les sorts de chacun et qui compense les torts provenant d'un injuste partage. Camus utilise cette figure mythique pour illustrer non seulement l'inéluctabilité de la

justice mais aussi la puissance de l'amour. Tout se passe donc comme si Camus identifiait la justice non pas à la vengeance de la société mais à l'amour de l'ordre du monde qui est dès l'origine incarné par la maternité. Le Premier Homme, celui qui s'interroge sur l'énigme de son origine part à la recherche du père pour parvenir à la découverte de la mère. Ces deux visages de la même origine sont tous deux absents pour Camus qui ne verra de son père que la tombe de Saint Briec et n'écouterà de sa mère que son quasi-silence.

L'amour profond pour sa mère et le concept de justice sont d'ailleurs profondément liés et on retrouve lors d'un épisode resté célèbre, toute l'indignation de Camus face à la terreur qui se développait en Algérie. « *En ce moment, dit-il on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est cela la justice, je préfère ma mère.* », déclara-t-il à un jeune Algérien qui lui reprochait de ne pas signer de pétitions en faveur du FLN. Pour Camus, en effet, des crimes contre des personnes innocentes, dénichées par des bombes dissimulées dans des lieux publics ne pouvaient être quelle que soit la cause des meurtriers, un acte de justice.

En conclusion et en forme d'ouverture sur notre engagement maçonnique, nous reprendrons une expression camusienne qui nous paraît faire écho à de nombreux symboles présents dans le Temple : celle de « de la pensée de midi ».

Camus place, on l'a vu, toute sa confiance dans l'ordre du monde, une expression qu'il utilise à plusieurs reprises. Il puise cette référence dans la pensée grecque dont il fait son miel quand il parle de la « Pensée de Midi ». Fidèle à Némésis qui interdit aux hommes de franchir les limites qui définissent toute chose, Camus propose une pensée de la mesure qui trouve son équilibre cosmique du ciel et de la terre, de l'ombre et du soleil, du jour et de la nuit dans une série de balancements entre des forces antagonistes. La pensée de Midi est une pensée de la polarité qui joue entre les pôles contraires, de leur affirmation et de leur négation communes. Pour Camus, cela revient à balancer le refus par le consentement. Et c'est encore le monde, qu'il soit naturel ou transformé par l'homme qui apprend à l'écrivain à joindre le refus de l'injustice au consentement de la beauté.

Pour nous, Camus illustre clairement l'Homme libre et de bonnes mœurs, qui a su voyager entre le noir et le blanc du pavé mosaïque, souvent adepte de la troisième voie, avec comme seul souci l'amélioration matérielle et morale de la vie de ses contemporains, et ceci malgré l'absurdité de la vie. Etre franc maçon, n'est-ce pas en effet avoir en permanence cette exigence de liberté face au monde ?

Il est souvent plus facile de suivre le flot, « le troupeau » dirait Nietzsche, alors qu'être libre face aux événements qui nous entourent demande un effort particulier, une réflexion, une recherche, parfois même une forme de révolte. Camus nous aide à prendre conscience que, parce que l'homme a définitivement intégré l'absurdité totale de sa vie, parce qu'il n'en attend plus rien, cela lui apporte une liberté supplémentaire, qui lui permet d'être totalement lucide dans ses prises de position et dans la construction de sa pensée.

N'est-ce pas essentiel pour tout maçon d'être en recherche permanente de cette liberté dans la construction de sa pensée ?

- **Planche présentée en juin 2014 – Respectable Loge Le Réveil Ancien –**
- **GODF - Le Puy en Velay -**